



## LE REFUS D'ALLER A JÉSUS-CHRIST

---

« Vous ne voulez point venir  
à moi pour avoir la vie. »

*Jean V, 40.*

Mes frères,

Si je juge de vos cœurs par le mien, la fête qui nous rassemble est, parmi toutes celles que l'Église célèbre, une des plus douces et des plus émouvantes<sup>1</sup>.

Noël ! que de pieux souvenirs, que de saintes pensées viennent se rattacher au mot que ce jour nous rappelle ! Ce petit enfant qui entre dans le monde avec toutes les marques de la faiblesse et de la pauvreté, cet humble « rejeton »

<sup>1</sup> Ce discours a été prêché un jour de Noël.

qui, selon l'expression du prophète<sup>1</sup>, « sort d'une terre altérée, » mais qui porte avec lui le germe des plus magnifiques développements, cette nature divine enveloppée et cachée à l'ombre de la nature humaine.... Puis, les circonstances merveilleuses qui accompagnent cette naissance obscure : cette révélation de l'ange de l'Éternel faite à de pauvres bergers, cette hymne de l'armée céleste qui retentit tout à coup à leurs oreilles dans le silence de la nuit : « Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre, bonne volonté parmi les hommes ! » la frayeur des bergers, et bientôt après leur allégresse, leur empressement à suivre la route de Bethléem, leur arrivée à l'étable où ils contemplent et adorent, caché et emmailloté dans une crèche, le Roi d'Israël, le Messie promis.... Enfin, le moment même où nous célébrons cette solennité : cette année qui, sur le point de disparaître, nous rappelle la brièveté de notre vie et l'incertitude de notre avenir, cette saison d'hiver où un long voile de deuil s'étend sur nos campagnes, où les arbres dépouillés de leur parure et les se-

<sup>1</sup> És. LIII, 2.

mences cachées dans la terre semblent chercher dans la mort le renouvellement de la vie, tous ces événements, toutes ces images n'ouvrent-ils pas pour nous une source abondante de sentiments les plus divers, de joie et de tristesse, de regrets et d'espérances...

Ces émotions, mes frères, recueillons-les précieusement dans nos cœurs: elles sont douces, elles sont pures, elles sont sanctifiantes. Je n'ai pas cependant le dessein de m'y arrêter cette fois. Une autre pensée plus sévère a saisi mon cœur pendant que je me préparais à cette fête, et m'a dicté mon sujet.

A en juger par le dehors, l'enfant de Bethléem compte encore en nos temps, au milieu de nous, de nombreux disciples, de zélés adorateurs. Partout, en ce jour, les temples chrétiens sont ouverts, les foules y accourent pour entendre raconter cette simple et vieille histoire et pour entonner les hymnes de Noël; mais ne nous laissons pas abuser par les apparences, pénétrons jusqu'à la réalité. Parmi ces multitudes, où sont les vrais croyants, les vrais fidèles? Où sont ceux qui peuvent dire en vérité que Jésus-Christ est leur Rédempteur et leur Maître, qu'ils

ont commencé à l'aimer, à le suivre, à le servir, à chercher en Lui leur salut et leur vie? Combien, en descendant dans leur conscience, ne sont-ils pas contraints de s'avouer qu'ils n'ont pas fait encore le pas décisif pour entrer dans le Royaume que le Christ est venu fonder, et qu'ils sont plus chrétiens de naissance et de nom que par le cœur et par la vie!

Eh bien, c'est à ces hommes-là — il y en a certainement aujourd'hui dans cette grande assemblée — que je voudrais parler à cette heure, c'est à eux que je voudrais dire: Pourquoi donc n'êtes-vous pas devenus encore de véritables disciples du Seigneur? Pourquoi n'êtes-vous pas allés au Christ pour avoir la vie? Quels sont vos obstacles? quelles sont vos objections? Laissez-moi les examiner devant vous. Je le ferai, croyez-le bien, avec impartialité, avec affection, avec un entier respect de vos consciences, non en prêtre qui se hâte de prononcer une sentence de condamnation, mais en pasteur, en ami chrétien et comme en frère aîné qui n'a qu'une ambition, celle d'être pour vous une sorte de Jean-Baptiste et d'aplanir sous vos pas le chemin qui mène à notre grand Dieu-Sauveur.

Pourquoi donc, vous dirai-je, n'êtes-vous pas encore allés à Jésus-Christ pour avoir la vie ?

1. Ne serait-ce pas d'abord pour quelques-uns, parce qu'ils n'y ont pas sérieusement pensé ?

Que nous demandez-vous, — disent intérieurement plusieurs de ceux qui m'écoutent, — que nous demandez-vous ? De respecter la religion de l'Évangile ? Nous le faisons. D'aller de loin en loin au temple, aux jours de grande fête, pour y faire acte de protestantisme ? Nous y consentons volontiers, et nous voici ! D'être des chrétiens fervents, croyants et pratiquants ? Ah ! ceci est autre chose. C'est tout simplement impossible. Dans cette grande cité où la vie est un tourbillon, où le souci incessant de nos affaires, de notre famille, de notre avenir, nous envahit et nous possède, nous n'avons pas le loisir d'y penser sérieusement. A vrai dire, nous n'y pensons pas.

Vous n'y pensez pas, mes frères ! vous ne pensez pas à votre Sauveur, à votre salut ! Mais, savez-vous que c'est là un acte de haute imprévoyance, tranchons le mot, de pure folie. Un de

nos grands écrivains, dans une page incomparable où la beauté de la forme s'unit à la profondeur de la pensée, a dit : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. » Et l'auteur ajoute : « Toute notre dignité consiste dans la pensée. » Oui, toute notre dignité, toute notre grandeur consiste dans la pensée. Mais cette pensée, il faut en faire usage, il faut l'appliquer surtout aux grands intérêts de la vie. Que diriez-vous d'un négociant qui s'engagerait dans une grave opération commerciale sans en avoir d'avance pesé la valeur et préparé le succès ? Comment jugeriez-vous un médecin qui, en présence d'une maladie mystérieuse et compliquée, ne concentrerait pas toutes les énergies de son esprit et toutes les lumières de son expérience sur le but à atteindre : la guérison du malade ? Et quelle opinion auriez-vous d'un chef d'armée qui, à la veille d'une rencontre décisive avec un ennemi redoutable, négligerait toutes les précautions et se montrerait léger et insouciant ? Vous traiteriez ces hommes d'insensés, vous les considéreriez comme indignes de leur carrière et de leur mission. Eh bien, c'est là en réalité votre histoire, à vous, mes

frères, qui marchez dans la vie sans penser sérieusement à la vraie fin de la vie, à vous qui vous préoccupez de tant de questions et qui négligez de vous mettre sérieusement en face de la question des questions, la question religieuse, la question de votre salut, de votre salut éternel ! Ne pas y penser, ne pas la traiter comme la grande affaire de votre existence, c'est être infidèle à l'intention de Dieu, à la grâce du Christ, à votre vocation, à votre dignité d'homme ; c'est aussi vous exposer à un terrible malheur. N'avez-vous donc pas remarqué que les catastrophes les plus funestes sont dues, non pas au hasard, comme on a le tort de le dire, car le hasard n'est qu'un mot vide de sens, mais à un acte d'imprévoyance humaine, à un défaut de pensée ?

Par un beau jour de fête, voyez ces deux navires à vapeur qui courent en sens contraire sur le grand fleuve de la Tamise, portant à bord une nombreuse et joyeuse cargaison d'hommes, de femmes et d'enfants tout heureux d'échapper pour un jour aux bruits de la ville et aux labeurs de l'existence quotidienne et d'aller respirer quelque part l'air pur et libre des champs. Tout à coup un craquement sinistre se fait entendre,

les flancs de l'un des navires s'ouvrent, les ondes du fleuve se précipitent par l'ouverture béante, et en quelques minutes deux-cent trente créatures humaines ont disparu dans les flots et, malgré les efforts les plus héroïques tentés pour les sauver, on ne recueille et on ne ramène au rivage que des corps inanimés. Que s'est-il donc passé? Une collision, un choc violent entre les deux vaisseaux. Quelle en a été la cause? Un défaut de vigilance de l'un des pilotes, une distraction; le malheureux n'y pensait pas!<sup>1</sup>

J'ai parlé d'un chef d'armée; laissez-moi vous rappeler un trait qui me revient à la mémoire et qui est emprunté aux souvenirs de 1870. C'était à l'avant-veille de cette journée qui restera marquée dans les annales de notre histoire sous la date sinistre du 2 septembre 1870. Un de nos corps d'armée campait dans les prairies qui avoisinent la petite bourgade de Beaumont. Malgré les avertissements réitérés qu'ils avaient reçus, les chefs étaient sans défiance; les soldats avaient mis bas les armes et bivaquaient libre-

<sup>1</sup> Ce trait est emprunté au récit de la catastrophe du bateau à vapeur dit *La princesse Alice*.

ment ; les chevaux dételés paissaient l'herbe de la prairie ; on avait même négligé de poster des sentinelles sur les hauteurs. Au plus fort de cette sécurité, l'ennemi qui veillait caché derrière un pli de terrain se découvrit et fondit à l'improviste sur nos soldats. Ce fut une déroute complète, avant-coureur d'un désastre plus lamentable encore. Comment ce malheur fut-il occasionné ? Par un défaut de vigilance ; on n'y pensait pas !

Ah ! que de fautes, que de malheurs viennent de ce qu'on ne sait pas penser d'avance ! Eh bien ! mes frères, quand il s'agit de notre conversion, de notre salut, il ne faut pas ne pas penser ; il faut y penser au contraire, y penser au milieu des affaires et des soucis de la vie — et cela est possible, — y penser avec ardeur, avec persévérance, avec la même ardeur au moins, avec la même persévérance que vous apportez dans la préoccupation de vos intérêts temporels, dans la poursuite de ces biens visibles qui ne font que passer ; sans quoi, comprenez-le bien, vous ne seriez aux yeux de Dieu, au jugement même de votre conscience, que de coupables insensés qui marchent le cœur léger vers la catastrophe

finale et auxquels le Christ aura le droit d'adresser un jour ce reproche: « Vous n'avez point voulu venir à moi pour avoir la vie!... »

2. Mais je crois entendre plusieurs d'entre vous me dire: A qui donc croyez-vous parler? Nous ne sommes pas des hommes irréligieux: nous croyons en Dieu, nous croyons à l'immortalité de l'âme, nous croyons à la loi morale et nous tâchons de l'accomplir; cela nous suffit. Si nous ne sommes pas chrétiens à votre manière, si nous ne sommes pas allés à Jésus-Christ, comme vous le dites, c'est qu'en réalité nous n'en avons pas besoin.

Vous n'avez pas besoin de Jésus-Christ... Oh! mes frères, que dites-vous là? Quelle déplorable et funeste erreur! Mais enfin, voyons, examinons ensemble.

Vous croyez en Dieu! Je vous en félicite; mais cette connaissance du vrai Dieu, du Dieu unique, créateur, conservateur et juge des hommes, saint et juste, bon et miséricordieux, à qui la devez-vous, si ce n'est à Jésus-Christ qui seul a apporté et propagé dans le monde la Religion pure, spirituelle, universelle, et nous a

enseigné à prier en disant : « Notre Père qui es aux Cieux ? »

Vous croyez à l'immortalité de l'âme, à la vie éternelle ! C'est bien, mais cette foi, que serait-elle si Jésus-Christ n'était pas venu mettre en évidence la vie et l'immortalité ? Qu'était-elle dans le monde avant l'apparition du Sauveur ; qu'était-elle chez les païens, chez les juifs eux-mêmes, si ce n'est un vague pressentiment, une aspiration inquiète, comme un pâle flambeau bien impuissant à dissiper les obscurités de la tombe et à éclairer les mystérieuses avenues de l'éternité ?

Vous croyez à la loi morale et vous prétendez lui obéir ! Cela est bien encore, surtout au siècle où nous vivons ; mais lui obéissez-vous réellement et pleinement, non pas selon la lettre, mais selon l'esprit, par amour ? Votre conscience est-elle toujours satisfaite ou seulement rassurée ? Votre cœur ne connaît-il ni défaillance, ni repentir, ni remords ? En portant la main sur ce cœur, n'y rencontrez-vous pas comme une blessure cachée, le souvenir amer de telle faute grave, de telle chute profonde qui réclame le pardon divin ? Ne sentez-vous pas le besoin

d'une force supérieure qui agisse dans votre faiblesse et vous communique une vie toute nouvelle ? Si vous avez éprouvé quelque chose de semblable, Jésus-Christ vous est nécessaire, car c'est lui et lui seul qui vous donnera tout ce qui vous manque. Ici encore laissez-moi vous raconter une simple histoire.

Au milieu du siècle dernier vivait un comte saxon qui avait été élevé dans les principes du déisme alors dominant, et se posait en adversaire décidé de la foi chrétienne. Se sentant vieux et près de sa fin, poussé par je ne sais quel scrupule de convenance, et peut-être aussi de conscience, il fit venir un jour auprès de lui le pasteur de la paroisse qu'il estimait à cause de ses vertus et de ses talents, et lui tint à peu près ce langage : « Je suis déiste, vous le savez, mais je crois être un homme religieux et je suis disposé à faire une bonne fin. Je serai donc bien aise de vous recevoir, mais à une condition, c'est que vous ne me parliez que de Dieu et de ses perfections. Quant à votre Jésus-Christ, ne m'en dites pas un mot ; je n'ai pas besoin de lui ! » — Après quelques moments d'hésitation, le pasteur accepte les conditions posées. Il fait au

malade une première visite dans laquelle il lui parle de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu, telles qu'elles se montrent dans l'œuvre de la création. Et le vieux gentilhomme de donner tous les signes de la plus vive satisfaction. Mais à une seconde visite le clairvoyant ministre entretint son malade avec une énergie toute particulière de quelques autres perfections divines : de la sainteté de Dieu qui a horreur du péché ; de sa toute-présence qui lui permet de tout voir ; de sa justice qui cherche et punit le pécheur. Pour le coup, le gentilhomme s'abstint d'approuver et garda le silence ; on aurait pu même lire sur son visage l'expression d'un sentiment de trouble qui avait pénétré dans son cœur. Ce trouble alla croissant après l'entretien ; le vieux déiste se sentait repris dans sa conscience ; le souvenir des péchés de sa longue vie se dressait devant lui dans toute sa force, en face du Dieu juste et saint, et la pensée de ce Dieu qui lui souriait naguère commençait à l'importuner. Or, il se trouva justement que le pasteur tardait à revenir. Le vieillard le fit appeler ; il lui ouvrit alors son cœur, lui faisant part de ses craintes et de ses angoisses et le suppliant

de ne pas le laisser ainsi et de lui indiquer le remède qui pût guérir le mal qu'il avait fait. — « Mais c'est justement ce remède, lui dit le pasteur en souriant, que vous m'avez défendu de vous nommer et de vous offrir en m'interdisant de vous parler de Jésus-Christ ». — « Eh bien, s'écria le malade, j'y consens, parlez-moi de Jésus-Christ ! » — Et le ministre de l'Évangile lui annonça d'un cœur joyeux le Christ Rédempteur, celui qui est « l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde », Celui qui « est venu chercher et sauver ce qui était perdu ». Et le vieux gentilhomme reçut dans son âme la bonne nouvelle de l'Évangile ; il crut en Dieu comme à son Père et en Jésus-Christ comme à son Sauveur et, à partir de ce jour béni jusqu'à l'heure de sa mort, il se plaisait à dire : « Oh ! parlez-moi, parlez-moi encore de Jésus-Christ ! »

Et vous aussi, ô mes frères, qui ne voulez pas vivre ni mourir sans Dieu et sans espérance, vous avez besoin de Jésus-Christ.

Vous avez besoin de sa parole, car elle est comme une lampe divine qui éclaire à la fois les profondeurs du cœur de Dieu et les profondeurs du cœur de l'homme, et en vous faisant

connaître le vrai Dieu et la vie éternelle, vous apprend à vous connaître vous-mêmes, votre dignité native, votre grandeur première et votre misère présente.

Vous avez besoin de sa vie sainte et immaculée, car elle est à la fois le modèle et l'idéal de la vraie vie humaine et la condamnation de votre propre vie.

Vous avez besoin de ses souffrances, de sa mort rédemptrice, de sa croix, car en l'embrassant par la foi, en la tenant en esprit étroitement serrée près de votre cœur, cette croix bénie sur laquelle il a été cloué pour votre salut, vous pouvez braver sans crainte les assauts de la souffrance, du péché et de la mort.

Vous avez besoin de sa résurrection, car à la lumière qui sort de cette tombe vide, à la clarté que projette le triomphe du divin Ressuscité, voyez comme elles disparaissent et s'évanouissent, les ténèbres du sépulcre, et comme elles resplendent à vos regards, les gloires du ciel!

Ne voulez-vous donc point, ô mes frères, aller au Christ pour avoir la vie?

3. Mais je prévois une dernière objection qu'élèvent quelques-uns de nos auditeurs les plus sérieux et les plus sincères : Oui, nous reconnaissons depuis longtemps que l'Évangile est admirablement beau, que le Christ est incomparablement grand et que la vie chrétienne est la plus noble des vies. Nous envions le bonheur de ceux qui croient et nous voudrions les imiter, mais nous ne le pouvons pas. Ce qui nous arrête, ce sont des obstacles intérieurs et personnels.

Vous ne pouvez pas aller à Jésus-Christ, dites-vous, parce que vous trouvez au dedans de vous des obstacles. Mais ces obstacles, permettez-moi de vous le demander, quels sont-ils ?

Seraient-ce des doutes ? Douteriez-vous de quelques-uns des faits ou de quelques-unes des grandes doctrines du Christianisme ? Cela est possible et hélas, fort commun, surtout à cette heure ; mais voyons, ces difficultés sont-elles insolubles ? Ces doutes sont-ils impossibles à surmonter ? Suffisent-ils dans tous les cas pour vous tenir toujours éloignés de Jésus-Christ ? Je ne le pense pas, si vous avez la ferme volonté d'en triompher. Commencez donc, je vous en

conjure, par appliquer à votre situation morale la méthode que vous savez bien suivre dans toutes les autres circonstances de votre vie. Quand il vous vient à l'esprit quelque doute grave sur l'état de vos affaires, ou de votre santé, ou de votre réputation, que faites-vous ? Vous examinez, vous cherchez, vous agissez, vous ne vous donnez aucun repos jusqu'à ce que vous ayez éclairci votre doute et dissipé votre inquiétude. Faites donc de même quand il s'agit de surmonter le doute le plus poignant, celui qui porte sur les plus grands problèmes de la vie. Un de nos écrivains a dit<sup>1</sup> : « Le doute est un mol oreiller pour une tête bien faite. » J'ignore si cela est vrai du doute purement philosophique, mais ce que je sais, c'est que le doute religieux est à la longue un breuvage amer pour une âme altérée de vérité et de sainteté.

Cherchez donc, ô vous que le doute retient loin du Christ, cherchez, demandez la lumière jusqu'à ce que vous l'ayez trouvée. Et pour cela allez à l'Évangile, allez directement à Jésus-Christ, non au Christ de la tradition ou des sys-

<sup>1</sup> Michel Montaigne.

tèmes humains, mais au Christ de l'Écriture, du Nouveau Testament; interrogez-le, étudiez-le; étudiez sa parole, étudiez ses miracles, étudiez sa mort rédemptrice, étudiez le grand fait de sa résurrection; faites cela non seulement avec votre raison, mais encore avec votre conscience et votre cœur; faites cela non en amateur ou en critique, mais dans un esprit sérieux, avec humilité et simplicité; examinez et contemplez, examinez et priez, oh! priez surtout, priez le Dieu Père de Jésus-Christ, et votre Père, et vous ne tarderez pas à voir se réaliser pour vous la parole du Psalmiste<sup>1</sup>: « La lumière « s'est levée dans les ténèbres pour celui qui « a le cœur droit. »

Cet obstacle qui vous retient, serait-ce pour vous, mon frère, une entrave morale, quelque penchant funeste, quelque passion coupable qui vous enchaîne et vous retient loin du Seigneur? — Cette chaîne, dites-vous, je voudrais pouvoir la briser, mais je n'en ai pas la force.

Vous avez bien raison, mon frère, vous n'en avez pas la force; le Christ a dit de l'extirpation

<sup>1</sup> Ps. CXII, 4.

d'un certain péché, et de tout péché<sup>1</sup>: « Quant aux hommes, cela est impossible », mais il a ajouté: « Tout est possible à Dieu. » Oui, tout est possible à Dieu et à celui en qui Dieu accomplit sa force. Écoutez encore ce dernier trait:

Un homme qui a appartenu à l'Église romaine, mais que tous les protestants qui l'ont connu honorent comme un chrétien d'un grand cœur et d'une grande piété, le Père Gratry, raconte dans ses *Souvenirs de jeunesse* qu'au moment où s'accomplissait dans son âme l'acte décisif de sa consécration au Seigneur, après avoir rompu bien des attaches qui le tenaient lié au monde, il s'aperçut avec effroi qu'il restait encore en lui un obstacle à vaincre, une chaîne à briser. Reconnaissant son impuissance à accomplir son sacrifice, il s'écria — je cite littéralement. — « Quant à cela, non, non. — Ah! si tu voulais, lui dit la voix intérieure. — Je ne peux pas vouloir, répond-il; vous voyez bien, Seigneur, que cela est impossible. — Pourtant, si tu voulais, reprenait la voix avec une ineffable douceur. » Vaincu enfin par une puissance supé-

<sup>1</sup> *Matth.* XIX, 26.

ricure, il en vint à dire : « Je ne puis, mais je ne m'y oppose pas ; faites vous-même, Seigneur ; prenez, coupez. — Et alors, ajoute-t-il, comme si on m'avait mis dans la main un fer tranchant et comme si on m'avait poussé le bras et pressé la main, je coupai l'artère principale de mon cœur. Je crois encore sentir le froid de cette coupure. C'était fini... »

Et vous aussi, qui que vous soyez, qui voulez vous donner sincèrement à Dieu et aller à Christ et qui rencontrez au dedans de vous quelque obstacle à lever, quelque chaîne à briser, quand, dans un esprit d'humiliation et de prière, vous prendrez comme à deux mains votre cœur et l'apporterez à Dieu en sacrifice en lui disant comme ce jeune homme : Je ne puis, mais faites vous-même, ô Dieu ! prenez, coupez, brisez ! ou comme Abraham : « Me voici, Seigneur ! » vous vous donnerez alors décidément à Christ et Christ se donnera à vous, et en se donnant à vous, il vous donnera la vie.

Accomplis toi-même en nous cette œuvre bénie, ô Dieu puissant et bon. Puisque le grand, le seul obstacle à notre salut, c'est notre volonté, oh ! agis par ton esprit sur cette volonté même

pour qu'elle soit d'accord avec la tienne. Enseigne-nous, à tous, à vouloir être chrétiens, à vouloir être sauvés, à vouloir être sanctifiés. Enseigne-le à ceux qui jusqu'à cette heure ont marché loin de toi, enseigne-le aussi à ceux qui déjà te connaissent, et que ce beau jour de Noël qui éclaira de sa pâle aurore l'entrée de ton fils Jésus dans la vie terrestre, soit encore témoin de l'entrée de beaucoup d'âmes immortelles dans la vie de la foi, de l'espérance et de l'amour chrétien.

Amen.

